



**Paul, un Français moyen
24 heures dans la vie d'un rêveur**

**Episode 6 : l'aide de camp et les soudards
Par Fabrice Hatem**

Paul aimait, en rentrant chez lui après le bureau, se promener quelques instants le soir dans le centre de Bormeilles-Sur-Seine. Là, dans ces rues étroites et tortueuses, bordés de petites maisonnettes anciennes et de murs couverts de lierre, il retrouvait, à deux pas des lotissements pavillonnaires et des barres HLM, un peu de l'atmosphère de cette vieille France qu'il aimait, avec son église romane trônant au milieu d'une petite place de village arborée. C'était si agréable de se prélasser là quelques instants à la terrasse du bistrot avant d'aller acheter quelques fruits chez l'un des derniers épiciers du coin résistant encore – pour combien de temps ? – à la concurrence du supermarché Mammouth de la zone commerciale.

Il était donc tranquillement installé à la terrasse du café, en train de siroter son petit Brouilly du soir. L'esprit flottant, il regardait les passants déambuler sur le trottoir : ici, une maman tenait par la main sa petite fille aux nattes blondes, qui serrait contre elle son ours en peluche ; un peu plus loin, deux ou trois jeunes discutaient tranquillement autour d'une moto ; de l'autre côté, une vieille dame traînait son cabas empli de provisions...

Il regardait aussi discrètement les deux jolies serveuses, Marie la brune et Annie la rousse, les filles du patron qui venait gagner là un peu d'argent de poche pendant leurs congés scolaires, et dont la fraîcheur contribuait largement au succès de l'établissement auprès de la clientèle masculine. De temps en temps, il allait même jusqu'à leur adresser un petit mot gentil lorsqu'elles venaient lui apporter son ballon de Brouilly. Mais pas question pour lui de sortir d'une réserve respectueuse : leur père n'était pas loin, lui-même était marié, et, de toutes manières, il avait toute sa vie été trop timide pour oser parler aux jolies femmes sans bafouiller et sans rougir.

Tout à coup, une voiture s'arrêta à son niveau. Deux jeunes hommes, de type maghrébin, en sortirent pour entourer la vieille. L'un d'eux se précipita sur elle pour lui prendre son sac. L'autre se saisit, avec la même violence, du collier qu'elle portait autour du cou, pour le lui arracher. Saisie de surprise, la femme n'esquissa même pas un geste de défense. Cela n'empêcha pas l'un des deux hommes, un type mince au visage méchant en lame de couteau, de lui porter au visage un coup qui la renversa sur le trottoir tandis qu'elle poussait un cri. A peine les clients du bistrot, eurent-ils le temps de se lever de leur chaise, que les deux types rentraient dans la voiture qui partit en trombe.

Quelques clients du café se précipitèrent vers la vieille dame assise sur le trottoir, l'air un peu perdu. Les trois jeunes motards l'entouraient déjà, essayant de l'aider à se relever :

- *Ça va, madame ? Vous n'êtes pas blessée ?*
- *Non, j'ai un peu mal à la tête...*
- *Quelle bande de salauds !!! Vous voulez qu'on appelle le SAMU ?*
- *Non, ce n'est pas la peine.*

Mais la vieille dame restait un peu chancelante sur ses pieds, au point qu'il fallut l'asseoir à la terrasse du café. Là, entourée des quelques badauds, elle attendit l'arrivée de police-secours.

Paul, pendant toute la scène, n'avait pratiquement pas bougé de sa chaise. Tétanisé par l'événement, il était resté totalement passif, vissé sur son siège. Sa propre attitude l'emplissait d'ailleurs de tristesse, presque de honte. Comme il aurait voulu, au contraire, s'être précipité le premier, tête baissée, pour attraper ces saligauds et les mettre hors d'état de nuire !!! Comme il l'avait fait, il y a longtemps, très longtemps...

Il se trouvait alors depuis quelques jours en Bavière. Le temps avait été épouvantable au début du mois d'avril, mais la pluie avait cessé depuis quelques jours, facilitant les déplacements et les manœuvres. Arrivé le 17 avril à Donauworth, l'Empereur avait rapidement corrigé les mauvaises dispositions de Berthier et consolidé le dispositif de l'armée. Après les brillantes victoires d'Abensberg et de Landshut remportées sur l'armée de l'archiduc Charles, il se dirigeait maintenant sur Eckmühl, où il comptait bien porter le coup fatal aux autrichiens. Il avait envoyé en avant-garde le corps de Lannes, renforcé par la brigade de dragons de Nansouty.

J'étais alors aide de camp auprès du Maréchal Lannes, et, pendant la journée qui précéda la bataille décisive, je fus chargé de porter plusieurs courriers d'importance entre celui-ci, l'Etat-major de l'empereur et le corps de Davout. Ceci me permit de parcourir librement la région de basse-Bavière qui s'étend entre Eckmühl et Landshut.

Ces allers et venues ne posaient d'ailleurs pas grande difficulté. Il s'agit en effet d'un paysage assez plat, où des larges plaines légèrement ondulées, couvertes de champs de blé alternent avec des coteaux boisés de faible hauteur. Les chemins étaient assez bien entretenus, et le beau temps des derniers jours avait permis de sécher les dernières flaques de pluie.

Quoiqu'encore marqué par les horreurs du siège de Saragosse, je n'avais pas encore été gagné par le dégoût de la guerre. Avec mes 27 ans, j'étais alors dans la fleur de l'âge, et je considérais encore les campagnes militaires comme des aventures passionnantes, qui me permettaient de servir sous les ordres directs de chefs de guerre prestigieux. J'étais avide de montrer mes mérites afin de gagner mes épauettes tant convoitées de chef d'escadron, que ma proximité directe avec l'Empereur me permettaient raisonnablement d'espérer décrocher au cours de cette seconde campagne d'Autriche. C'est donc le cœur assez léger que je me dirigeais, ce matin-là, vers Landshut afin de porter les dernières dépêches de Lannes à Napoléon.

Je n'avais pour escorte qu'un seul dragon, les chemins d'Allemagne étant surs. La population du pays, en effet, nous était beaucoup moins hostile et surtout de mœurs moins barbares que celle d'Espagne, coutumière de la guérilla et des embuscades sanglantes où tant de nos braves soldats avaient perdu la vie dans des conditions atroces. Quoique forçant le galop de mon cheval pour parvenir plus vite au grand Etat-Major, je ne boudais ni le plaisir de contempler les paysages paisibles de la basse-Bavière, ni celui de recueillir à mon passage l'hommage de regards d'intérêt féminins.

Il faut dire, que malgré l'inconfort de nos bivouacs et la fatigue des longues étapes, mon uniforme me donnait fière allure lorsque je traversais les villages dans un nuage de poussière, monté sur mon bel alezan. Comme les autres aides de camps du maréchal, je portais un uniforme à la hussarde, avec une pelisse bleue bordée d'or et bordée de fourrure noire, un dolman rouge couvert de brandebourgs avec leur 5 rangées de boutons d'argent, une culotte hongroise de même couleur, et des bottes à la

hussarde. Mon couvre-chef, un colback de fourrure noire, agrémenté d'une flamme rouge, d'un cordon d'or tressé et d'une plume de héron blanche, achevait de me donner l'apparence d'un héros de légende. Apparence qui d'ailleurs n'était pas si éloignée que cela de la réalité, comme vous allez le voir maintenant.

J'avais en effet dépassé l'avant-dernier village avant Landshut, et il ne me restait plus qu'à traverser quelques lieues d'une campagne isolée avant de rejoindre l'Empereur. J'étais seul, mon dragon ayant dû rester en arrière quelques instants du fait d'une mauvaise chute. En m'approchant à vive allure de l'une de ces grandes bâtisses rectangulaires à deux ou trois étages et aux toits d'ardoise légèrement inclinés qui dans ce pays tiennent lieu de fermes, j'entendis soudain en sortir des appels au secours et des cris perçants poussés par quelques femmes. Je mis alors pied à terre pour venir en aide à ces malheureuses.

En pénétrant dans la maison, je vis qu'il y régnait un grand désordre : tables renversées, armoires ouvertes au contenu éparpillé sur le sol, buffets éventrés. Je soupçonnais immédiatement qu'une bande de brigands, enhardis par les désordres de la guerre, avait violé la tranquillité des lieux. Mais je n'osais penser que la honte de ces forfaits allait éclabousser la gloire de nos armées !!

Les cris venaient du premier étage, où je me précipitais par un escalier encombré de bouteilles brisées et de linge de maison baignant dans des flaques de vin. En entrant dans la chambre, un spectacle révoltant me saisit : deux jeunes filles en chemise étaient aux prises avec une bande de vauriens dépenaillés, bien décidés, semble-t-il, à leur faire subir les derniers outrages après avoir mis à sac leur maison. Mon sang ne fit qu'un tour, d'autant que je réalisai immédiatement, en observant les éléments d'uniforme épars dans la pièce, que ces soudards appartenaient sans aucun doute possible à l'armée française.

- *Arrêtez tout de suite, bande de brutes !!*
- *De quoi y s'mêle, ce grand geai !!!* dit un des gaillards d'une voix avinée en me faisant face d'un air menaçant.
- *Fais pas l'idiot, Pierrot,* dit l'un de ses acolytes, *c'est un officier !*
- *Officier ou pas, j'veis lui passer mon briquet en travers du râble !!*
- *C'est, ça, rég'zy son compte, qu'on puisse finir de causer avec les demoiselles.*

Et il fit mine de se diriger vers les armes que les quatre acolytes avaient disposées en faisceaux pour pouvoir se livrer à leur ignoble forfait.

Ils étaient quatre brutes, avinées, surexcités et surarmés. J'étais seul, n'ayant pour toute arme avec moi que mon sabre. J'avais une mission urgente à remplir dont pouvaient dépendre le sort de l'armée et l'issue de la campagne. J'aurai pu – et même j'aurais dû – battre en retraite pour accomplir mon devoir de soldat, quitte à revenir avec une escorte conséquente, une fois la missive remise à

l'Empereur, pour châtier les coupables. Et personne n'en n'aurait jamais rien su, tant étaient malheureusement fréquentes ce genre de scènes durant nos campagnes.

Mais quelque chose en moi me fit réagir autrement. Etait-ce un reste de cette vieille morale chevaleresque que la famille aristocratique dont j'étais le rejeton m'avait légué en héritage ? Etait-ce l'expression de ce nouveau courage plébéen des soldats de l'armée impériale, qui les poussait à commettre, au péril de leur vie, toutes sortes de folies pour cueillir quelques miettes supplémentaires de cette gloire dont leur nouveau maître les rendait insatiables ? Etaient-ce simplement les supplications des deux jeunes femmes qui avaient ému mon cœur encore généreux à l'époque ? Je ne sais.

Mais je sais par contre que, vif comme l'éclair, je dégainai mon sabre et que me mis en garde, prêt à engager un combat peut-être dangereux pour ma vie. Cependant, habitué à juger un en coup d'œil des situations de péril, je compris immédiatement que je ne courrai aucun risque. Sans doute impressionnés par la splendeur de mon uniforme, les maraudeurs n'avaient visiblement pas l'intention de défier l'autorité d'un officier supérieur, avec à la clé la perspective d'une cour martiale et d'un peloton d'exécution.

Cette hésitation ne m'échappa point, et je bondis alors sur les quatre canailles, leur assénant une pluie de coups de bottes et de plats de sabre :

- *Ah ! Gredins !! C'est ainsi que vous comportez avec des femmes sans défense !!! Vous n'avez pas honte de salir ainsi l'honneur de notre armée !!! Allez !! Déguerpissez en vitesse si vous ne voulez pas que je vous envoie en cour martiale !! Prenez vos affaires et filez !! Et plus vite que ça !!!*

Subitement dégrisés, tétanisés par mon autorité, terrifiés à l'idée du châtiment qui les attendait, les maraudeurs ne réclamèrent pas leur reste. Courbant l'échine sous mes coups et mes invectives, ils ramassèrent leurs armes et leurs uniformes et dévalèrent en un clin d'œil les escaliers sans demander leur reste !!!

- *Et soyez encore heureux que je ne relève pas vos noms parce que je suis en mission urgente pour l'Empereur !! Sinon, votre compte était bon !!*

A certaines caractéristiques de leur uniforme, je conclus qu'ils faisaient partie d'une compagnie de grenadiers du 57^{ème} de ligne. Il m'aurait été facile d'aller voir leur colonel pour les dénoncer, les reconnaître et leur faire subir une punition méritée. Mais les urgences de mon service, ainsi que, plus tard, les appels à l'indulgence leurs victimes, me détournèrent finalement de cette idée.

Pendant que les quatre chenapans s'enfuyaient à tire d'aile, sans avoir même eu le temps de remettre complètement leur uniforme, je me retournais vers leurs deux victimes, pour m'assurer qu'elles n'avaient souffert de sévices trop graves. Fort heureusement, j'étais arrivé juste à temps pour empêcher les gredins d'accomplir le forfait qu'ils projetaient, mais les demoiselles n'en restaient pas moins fort remuées. Toutes tremblantes, livides, leur chemise déchirée, elles me regardaient avec un mélange de reconnaissance et de crainte, ne sachant si elles pouvaient réellement se fier à moi. Je

tentais de les rassurer sur la pureté de mes intentions par quelques mots courtois, jargonnés dans le peu d'allemand que je connaissais, et accompagnés de quelques mimiques explicatives. Au bout de quelques minutes, elles commencèrent à se rassurer, et un début de conversation me permit d'apprendre que la jolie brune s'appelait Maria, que la rousse Anna était sa sœur, et qu'elles étaient toutes deux les filles d'un couple d'aubergistes partis en ville faire quelques emplettes. Elles m'invitèrent ensuite à rester à leurs côtés jusqu'au retour de leurs parents, sans doute d'ailleurs mues autant par la crainte d'autres maraudeurs que par un sentiment de reconnaissance. Je crus toutefois discerner, à certains sourires et à certains regards, les signes d'une sympathie sans équivoque de leur part, à laquelle j'aurais volontiers répondu si je n'avais pas eu une mission urgente à remplir.

Les quelques instants que j'avais passés à recourir, puis à rassurer les deux demoiselles étaient en effet autant de temps volé à la cause sacrée de nos armées. Je pris donc congé d'elles sans attendre davantage, en leur promettant de passer prendre de leurs nouvelles dès que je le pourrai. Pour les rassurer, je les laissai sous la garde du dragon qui venait de me rejoindre, et dont le cheval blessé ne pouvait d'ailleurs pas avancer davantage. En me retournant, je les vis, sur le perron de leur porte, me faire quelques touchants signes d'adieu tandis que je m'éloignais au galop.

Le jour suivant, je me couvris de gloire en prenant ma part dans la belle victoire d'Eckmühl. Sous les yeux mêmes de l'Empereur, je pris la tête d'un régiment de hussards dont le colonel venait d'être tué par un boulet, et j'enfonçai, au cours d'un combat sanglant, un carré de grenadiers autrichiens, accélérant la fuite désordonnée de l'ennemi. Cette action d'éclat, jointe à la chaude recommandation du maréchal, me valut - insigne honneur - d'être promu le soir même chef d'escadron par l'Empereur en personne.

Quelques jours plus tard, je fus l'un des premiers à m'élancer, l'échelle à la main, en compagnie du maréchal Lannes et de tout son état-major, à l'assaut des murailles de Ratisbonne sous une grêle de balles et de boulets qui ne nous empêchèrent pas de nous rendre maîtres des remparts et de la ville. Nous étions vraiment devenus, sous le commandement du Grand Homme, les égaux des preux chevaliers du moyen-âge et des héros de l'Antiquité !!!

Je ne vous conterais pas ici tous les autres épisodes de cette campagne glorieuse mais sanglante, où notre victoire fut chèrement payée de la mort de tant de nos camarades, et particulièrement du Maréchal Lannes, fauché par un boulet à Essling !!! Je fus d'ailleurs l'un des seuls à l'assister dans ses derniers instants, ses valets refusant de l'approcher de peur des affreuses pestilences émanant de son corps rongé par la gangrène.

Toujours est-il que chargé par l'Empereur, avec quelques autres officiers de mérite, de veiller à la bonne exécution du traité de paix par nos anciens ennemis, je restais en Autriche un peu plus longtemps que le reste de l'armée. Et c'est ainsi que, réduit à une semi-oisiveté et par ailleurs épuisé par les fatigues accumulées de la campagne, je décidai à la fin de l'été d'aller passer quelques jours chez mes jeunes amies d'Essenbach.

Nous y fûmes accueillis à bras ouverts, moi et mon domestique Woiland, par leur famille et même par tous les habitants du hameau. En fait, j'avais acquis chez ces gens simples et paisibles la renommée

d'un héros de légende, grâce aux récits, sans doute un peu enjolivés, des deux demoiselles sur mon intervention courageuse.

Ce prestige était encore grandi par les succès de nos armées. C'est en effet pour défendre la Bavière contre les entreprises de l'Empereur d'Autriche que Napoléon avait mené sa campagne, et beaucoup de ces braves allemands, malgré leur communauté de langue avec nos adversaires, considéraient encore à l'époque les Français comme leurs alliés, voire leurs libérateurs.

Dès qu'elles me virent arriver de loin sur la route, Maria et Anna sortirent, joyeuses, pour m'accueillir au pas de la porte. Elles me présentèrent à leurs parents, qui, instruits de mon intervention heureuse, m'offrirent l'hospitalité dans leur maison. Et bientôt prévenus de mon arrivée, tous leurs voisins vinrent leur rendre visite pour rencontrer et congratuler le héros qui avait sauvé de la canaille, au péril de sa vie, l'honneur des filles de maître Linsberg.

Combien de fois, au cours de cette merveilleuse semaine, fus-je prié de dire et de redire l'histoire de mon intervention courageuse !!

On me demanda aussi de raconter mes batailles. Les enfants, les garçons surtout, m'écoutaient, fascinés, lorsque que je leur expliquais comment j'avais pris un drapeau à l'ennemi à la bataille de Wagram, pour le rapporter en personne à l'Empereur !! Et mon auditoire ne se lassait pas de m'entendre raconter mille anecdotes sur le Grand Homme, y compris dans les détails les plus ordinaires : ce qu'il mangeait, les habits qu'ils portaient, les paroles qu'il adressait à ses soldats... Bientôt, les paysans des villages voisins affluèrent pour m'écouter raconter mes aventures et contempler mon bel uniforme...

Au bout de quelques jours, Je remarquais que la jeune Maria, la plus jolie des deux sœurs, semblait particulièrement attentive à mes propos. L'œil brillant, toujours placée en face de moi, vêtue de sa plus jolie robe, elle était toujours la première à s'installer et la dernière à partir se coucher lors de nos veillées... Et comme elle réagissait prestement à chacun de mes désirs, m'apportant tous les matins un bon bol de chocolat, parfumant mon lit, me préparant de délicieux gâteaux à la cannelle !! Il me semblait même parfois qu'elle cherchait les occasions de rester seule avec moi pour me parler... ou peut-être pour autre chose ?

- *Monsieur, voulez-vous encore boire quelque chose ? Parce que nous allons bientôt fermer.*

C'était Marie, la jolie serveuse du café, qui tirait Paul de sa rêverie.

Autour de lui, la place était redevenue calme. La voiture de police-secours était partie, et les derniers clients du café rentraient chez eux pour dîner.

- *Et la vieille dame ?* demanda Paul

- *Elle va bien, mais elle était un peu choquée. Ils l'ont emmenée à l'hôpital pour des examens.*

- *Vraiment, quels petits salauds, ces voyous !!*

- *Oui, dit Marie. Mais si les gens étaient un peu plus courageux, ils l'auraient défendue et ça ne serait pas arrivé. Alors qu'au lieu de ça, personne n'a bougé.*
- *Oui, vraiment, les gens sont lâches,* répondit Paul sans conviction. Puis, d'un air piteux, il régla sa note et enfila son vieux paletot pour rentrer chez lui.

Il était en retard, il était resté trop longtemps au café, sa femme allait encore le houspiller. D'autant qu'ils devaient aller prendre ensemble un cours de tango ...

(A suivre)